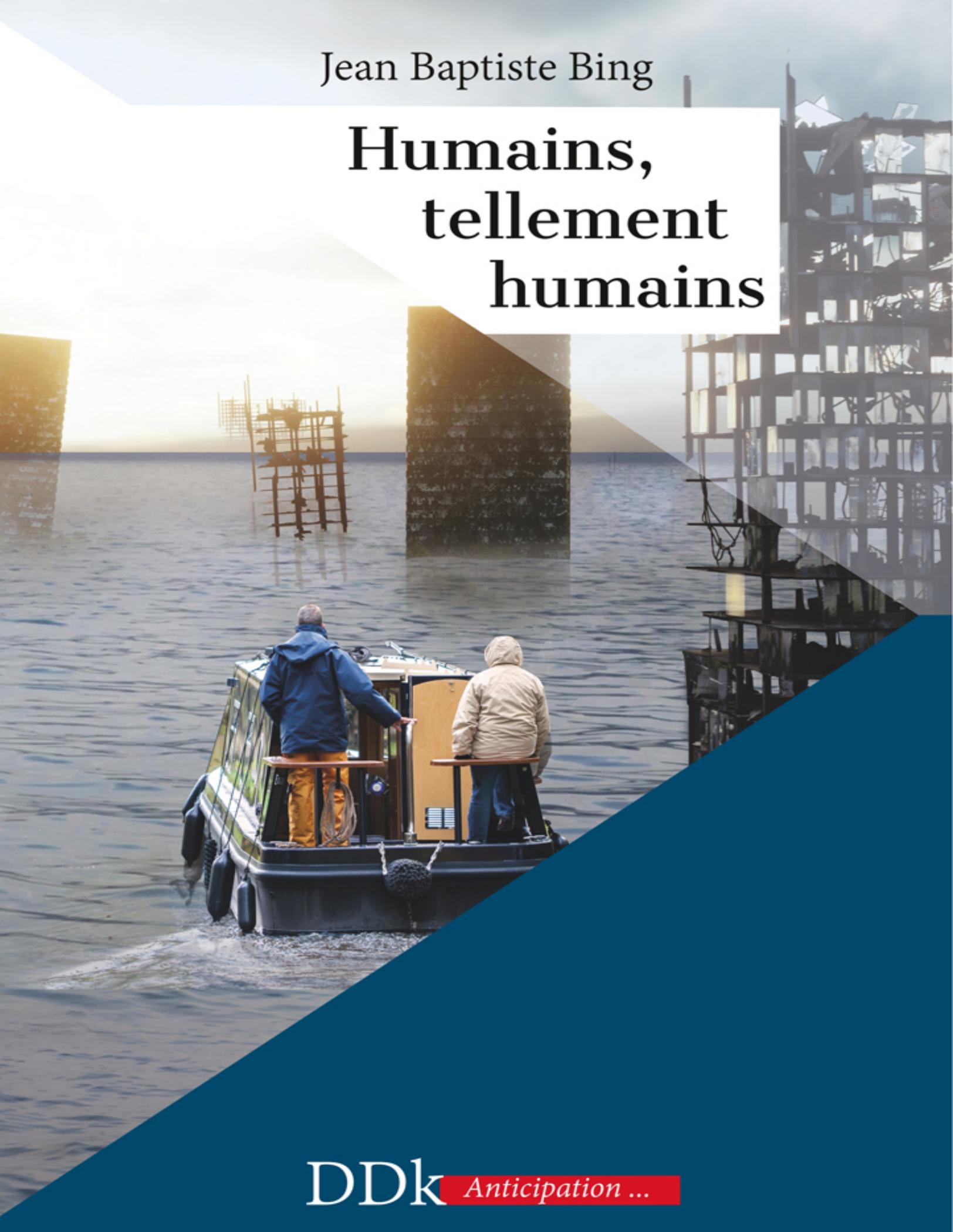


Jean Baptiste Bing

Humains, tellement humains



Du même auteur :

Les contes du dahu-garou, Paris, L'Harmattan, 2009.

Contes et légendes d'lesso. Terre imaginaire, Paris, L'Harmattan, 2016.

Contes et nouvelles de Lémuronésie, Paris, L'Harmattan, en cours de publication.

Humain, tellement humain, Recueil de nouvelles "Transhumanité(s) au XXIème siècle", DDK Anticipation, 2016.

Des articles et notes dans diverses revues scientifiques

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je cherche un homme !

Diogène (423- 327 avant JC)

*A ceux qui descendent dans les mêmes
fleuves surviennent toujours d'autres et
d'autres eaux.*

Héraclite (544 - 480 avant JC)

Sommaire

2091-2093

25 novembre 2091
26 novembre 2091
31 décembre 2091
21 avril 2092
Premier mai 2092
27 mai 2092
28 mai 2092
8 juin 2092
8 août 2092
21 février 2093

2097-2098

21 février 2097
10 mars 2097
27 avril 2097
1 er mai 2097
4 mai 2097
21 mai 2097
3 juin 2097
5 juin 2097
13 juillet 2097
15 septembre 2097
12 décembre 2097

27 décembre 2097

14 juillet 2098

Épilogue 2137

2091-2093

L'homme de récit, Homo narrens, s'éveille au monde il y a très longtemps, bien avant l'apparition d'Homo sapiens. Qui est la première femme ou le premier homme, pourquoi pas le premier enfant, à avoir dit « il était une fois » ? Peut-être une maman H. ergaster voulant endormir son enfant.

Pascal Picq (1954 -)

Nos ancêtres ont inventé la technique et le symbole dans le processus même où leur espèce émargeait à partir du primate ; processus qui est donc en même temps celui où l'écoumène a émergé à partir de la biosphère. Un triple et mutuel engendrement a ainsi déployé concrètement, c'est-à-dire indissociablement, l'hominisation, l'anthropisation et l'humanisation. [...] Du point de vue de l'écoumène, je parlerai donc d'un corps médial, combinant l'écologique avec le technique et le symbolique, c'est-à-dire avec le social.

Augustin Berque (1942 -)

25 novembre 2091

J'ouvre l'œil après quelques heures de mauvais sommeil. Rien à dire sur le confort de la chambre, mais une première nuit quelque part me fait toujours cet effet-là, a fortiori dans un hôtel. Le voyage depuis Saint-Jean-Pied-de-Port, douze bonnes heures de trajet jusqu'à l'entrée en gare à Montparnasse, m'avait pourtant bien moulu. L'ancienne voie directe entre le Pays basque et Paris - celle que, post-ado aspirant routard, j'avais empruntée à plusieurs reprises il y a quelques décennies - n'existe bien sûr plus, Bayonne, les Landes et Bordeaux ayant été submergées comme une bonne partie des côtes et des terres basses françaises par la M3¹. Désormais, il faut se rendre à Oloron, passer par Pau, Toulouse et Limoges pour rejoindre la capitale. Cela dit le voyage vaut la peine, et les publicités de la SNCF savent le vendre aux touristes ; de fait, à vrai dire, je devais être le seul Français du wagon : tout autour, ça parlait des langues asiatiques, africaines, sud-américaines... L'Europe est devenue bougrement exotique, notamment la *douce France* qui, pour aseptisée et formatée qu'elle soit désormais, attire toujours autant les classes moyennes et supérieures du reste du monde.

À l'arrivée, je suis allé déposer directement mon bagage à l'hôtel, carrefour Edgar Quinet, puis je suis sorti marcher un peu, autant pour me dégourdir les pattes et casser une graine que par curiosité après une bonne trentaine d'années sans avoir mis les pieds à Paris. Étudiant j'avais beaucoup arpenté le Quatorzième arrondissement, ne serait-ce que pour me rendre de chez moi à la Sorbonne. Depuis les années 30, Paris intramuros est devenue le *Secteur Centre* du Grand Paris et les arrondissements 13 à 15 ont fusionné en un vaste *Sous-secteur Sud* mais, du moins autour de Montparnasse, le tracé des rues n'a pas trop changé. Leurs usages non plus, d'ailleurs : si j'avais eu besoin d'un cinéma,

d'un spectacle ou d'une pute, la rue de la Gaîté m'eût fourni le tout mais tout ce que je voulais, c'était marcher un peu et manger un morceau.

Je descends prendre mon petit-déjeuner. Depuis que les règlements d'hygiène hôtelière ont été édictés, le café trop fort est prohibé ; le client a droit à une tasse de pisse de chat et *basta*. Le breuvage est tellement sans goût que ça dissuade de compenser la qualité par la quantité... Plus de croissant non plus, ni de tartine de beurre : trop de mauvais gras... Les campagnes de santé publique ont fait des ravages sur le petit-déjeuner comme sur le reste. Dans ma *retraite*, mon *trou perdu* et mon *asociabilité*, entre autres amabilités que j'ai l'habitude d'entendre, j'y échappe à peu près, et puis encore me faire à l'œil cafés caféinés et autres plats de nouilles au lard déconseillés par les agences du Ministère de la Santé ; par contre dans la quasi-totalité des hôtels et des restos, impossible d'échapper à leurs bonnes intentions. Ça me met les nerfs en pelote. Je ne perds pas de temps à table, remonte dans ma chambre me brosser les dents et décide d'aller à pied à Balard.

Si mes jambes retrouvent sans problème leur chemin dans les rues de l'ex-Quinzième arrondissement, mes yeux, eux, m'offrent une autre réalité. La politique d'urbanisme qui a suivi la M3 et le relogement des sinistrés fut sans appel : en France, afin de minimiser la perte de terres arables, aucun nouvel immeuble ne doit compter moins de trente étages (dans le Secteur Centre, toutefois, un autre règlement impose une hauteur maximale inférieure de 10 m. à la base de la grande coupole du Sacré-Cœur, afin que Montmartre et la tour Eiffel dominant toujours Paris). Par là-dessus, il a fallu faire avec la mode de la végétalisation du bâti et avec des jeux de miroirs destinés à maximiser la luminosité des rues. Le rendu général est, je dois le reconnaître, plutôt réussi. Il faut dire que Paris, métropole internationale,

demeure une vitrine pour le pays et a, à ce titre, disposé d'un budget conséquent ; en revanche certaines banlieues, comme le Nouveau Rouen, ont été complètement massacrées... Hier soir, dans la nuit, l'impression était étrange. Je m'attendais naïvement à ce que le soin apporté depuis les années 2020 à préserver le ciel nocturne donnât l'impression de se trouver au fond de canyons aussi sombres qu'abrupts, mais en fait le fort éclairage des rues est dirigé de telle manière qu'on ne voit pas les immeubles au-dessus des premiers étages. Corollaire : de la rue, le ciel a disparu. De retour à l'hôtel, par curiosité, j'avais pris l'ascenseur jusqu'à la terrasse, mais arrivé à ce cinquantième étage je fus bien déçu en apercevant un ciel pas beaucoup plus étoilé que dans ma jeunesse : même diffuse, dissimulée et projetée sur un sol de bitume absorbant, la masse des photons émise par une agglomération de vingt-cinq millions d'habitants efface toujours la plupart des étoiles...

N'ayant ni montre ni portable, et aucune envie de me connecter à ma puce Internet, je demande l'heure à un passant. Outre un regard étonné me renvoyant à l'archaïsme d'une telle démarche, j'obtiens le renseignement voulu : il n'est pas encore neuf heures. Je décide d'aller faire un tour au parc voisin, et notamment au petit Jardin Noir. Les jardins et squares ont été bien préservés, et celui-ci semble n'avoir quasiment pas changé depuis son inauguration en 1992 ; en fait, je me souviens bien qu'il a connu au début des années 2000 une période de dégradation durant laquelle il a été peu et mal entretenu mais, aujourd'hui, rien n'en transparaît. Les différentes terrasses croulent sous les fleurs, les arbres et les arbustes. Cette promenade est toujours aussi belle, même 124 ans après. Et si je me faisais un petit *shoot sensoriel* ? Allez, je me pose sur un banc et allume mon amplificateur. D'un coup, tout change de dimension : le monde est saturé, le

moindre détail prend une proportion énorme, je respire des centaines de parfums, des milliers de sons résonnent mon cerveau, un battement d'aile de papillon à cinquante mètres me fait l'effet d'une brise océane, une seconde se dilate en une éternité. Je parviens à garder mon contrôle, et finis par éteindre l'appareil. Lentement, je redescends dans la réalité habituelle. Il n'a pas dû s'écouler cinq minutes, mais j'ai l'impression d'avoir passé plusieurs heures très, très loin.

Il va être temps de me rendre à mon rendez-vous. Je gagne l'ancien grand quartier général des forces armées françaises, qui concentre aujourd'hui les Services Extérieurs de la Confédération européenne (espionnage, contre-espionnage, contre-contre-espionnage, barbouzeries diverses et autres interventions humanitaires). À son inauguration, ce bâtiment avait été présenté comme un fleuron de la modernité ; aujourd'hui, il dégage un parfum délicieusement archaïque *début XXIème s.* Je présente ma convocation, pardon : mon *invitation*, le planton bipe ma puce d'identification, je passe sous le détecteur de matières interdites. Je sonne. Zut ! Mon amplificateur sensoriel !

Quel couillon je fais ! Je le sais pourtant bien, que je n'ai pas d'autorisation pour un tel matériel... Se faire prendre avec un appareil interdit en plein QG des SEC, c'est malin... Le militaire prend l'objet, me regarde, prend ma convocation, la regarde, et sans me demander mon permis d'amplification, me laisse passer. Étonnant... Ou je suis très verni, ou je suis très pistonné. Cela ne fait que renforcer ma perplexité concernant le pourquoi de ma présence en ces lieux.

Après une longue présentation de ce qu'il attend de moi, le général Louviers s'interrompt et m'interroge :

— Que pensez-vous de cette proposition ?

— Diablement séduisante, je l'avoue. Pouvoir retourner là-bas, c'est tentant. Mais j'ai deux questions. La première : pourquoi les Singapouriens me veulent-ils moi ?

— Précisez.

— Je n'ai pas mis les pieds dans l'ex-Indonésie depuis près de quarante ans. Mes derniers voyages y remontent au tout début des *Bencana Agung*, les *Grandes Catastrophes*. Depuis, il y a eu la scission du pays et le double génocide, la violente éruption du Merapi qui a ravagé le centre de Java, la M3 qui a, comme ailleurs, englouti les côtes, j'en passe et des meilleures. Autant dire que l'Archipel contemporain n'a plus grand-chose à voir avec celui que j'ai connu. Je mettrais ma main au feu, ma tête à couper, mon pied au cul et tout ce que vous voulez que, au sein même de votre service, certains connaissent bien mieux que moi les lieux. Ou alors quelqu'un originaire de là-bas qui se serait engagé dans la Légion étrangère ? Et puis il y a mon âge...

— Vous avez déjà fréquenté la zone à traverser et les populations qu'on vous demande de contacter, vous parlez leurs langues, certains de vos descendants vivent parmi eux. Il semble que ce critère, fort intime j'en conviens, ait convaincu nos alliés.

— Nuance : j'ai fréquenté leurs ancêtres. Depuis, l'Émirat islamique pan-malais a détruit ces groupes ethniques. Je doute fort que l'on puisse trouver dans l'extrême-sud de Sumatra des groupes encore identifiables comme javanais, balinaï, lampung ou ogan...². Il semblerait que les bandes de survivants, quelle que soit leur *suku*³ d'origine, aient fusionné les unes avec les autres selon des critères de proximité du lieu de vie plus que d'origine... Deux ou trois générations ont passé, déjà. Leurs langues ont dû se mêler et, aujourd'hui, sont sans doute des *pidgin* abâtardis ou, au mieux, des dialectes créolisés. Si tant est qu'ils n'aient pas tout simplement choisi d'utiliser entre eux l'indonésien, langue nationale qui les unissait tous, et non leurs langues

particulières... Autant dire que celles et ceux que je rencontrerai sur place n'ont plus grand chose à voir avec ceux que je connaissais ; quant à mes descendants, comme vous dites, s'ils ont survécu, les adultes sont de lointains arrière voire arrière-arrière-petits-enfants que je n'ai jamais rencontrés. Au mieux, j'ai connu leurs parents ou leurs grands-parents gamins.

— Peu importe : je me répète mais votre expérience a paru déterminante à nos alliés. Quant à votre âge, dois-je vous rappeler que, étant un *prolongé*, du haut de vos 110 ans vous êtes plus vigoureux qu'un *normal* de 30 ans ?

— Mouais. Moyennant des mises à jour régulières dans les sections techno-hospitalières dédiées...

— Et quelle est votre deuxième question, au fait ?

— Votre proposition est-elle une proposition ou un ordre ?

— Une proposition que vous êtes bien sûr entièrement libre de refuser. Cela étant dit, ne croyez pas que nous, je veux dire : l'État, ignorons vos... comment dire ? vos petits à-côtés. Tenez, cet amplificateur sensoriel que l'homme de faction a remarqué sur vous il n'y a pas une heure et qui se trouve actuellement à sa place habituelle, implanté dans votre annulaire gauche, bien caché sous votre alliance, à deux phalanges de votre PII⁴. Être *prolongé* présente bien des avantages mais aussi, j'en conviens, des contraintes. Vous avez mentionné tantôt la dépendance aux mises à jour techno-médicales, mais il y a aussi l'interdiction de tout usage des amplificateurs. Vous en êtes parfaitement informé, puisque vous avez signé un papier où vous vous engagez à renoncer à ce type d'équipement. Quant à votre *hobby* de brasseur clandestin de cervoise... gaminerie ? Provocation ou bêtise ? Les boissons industrielles sont pourtant si saines et bon marché...

— Mais elles sont dégueulasses. Aucune personnalité, un goût frelaté sans saveur ni parfum.

— Peut-être, mais je ne suis ni critique gastronomique ni militant des produits à *l'ancienne*.

Un court silence, un regard ironique, et il reprend :

— Je ne comprendrai jamais pourquoi cette nostalgie des produits artisanaux fait prendre à des gens pourtant intelligents tant de risques pour violer des règlements de santé publique bénéfiques à tous... car vous connaissez les rigueurs de la loi contre les *dissidents sanitaires*, n'est-ce pas ? Pire encore : dans votre cas, on devrait dire double délinquant, donc passible d'une peine au carré selon le code en vigueur... Mais fermons cette parenthèse désagréable, et revenons à nos moutons : à vous de choisir, ai-je dit.

— N'agitez pas plus votre bâton, j'ai bien saisi le propos... la carotte suffira.

— Je n'en doutais point. À Singapour vous aurez deux contacts : mon homologue, le général Singh, qui dirige toute l'opération ; et le capitaine Susila, qui vous accompagnera sur le terrain et a déjà mené à bien de multiples missions d'espionnage un peu partout en Asie orientale. Ils vous fourniront informations et équipement.

— Quand dois-je partir là-bas ?

— Ils attendent votre arrivée demain à 16h heure locale, soit 10h ici. Revenez donc ici même demain matin.

— Mes bagages ?

— Pas besoin d'en emmener, les Singapouriens assurent l'intendance. Vous pourrez stocker ce que vous voulez ici-même, comme nos autres agents en mission. D'ici-là, vous avez quartier libre.

Je sors de l'Hexagone un peu ébahi. Me voilà avec une journée de congé et un travail aussi imprévu l'une que l'autre. Je décide de marcher jusqu'à l'hypercentre⁵, le long de la Seine. Je savoure le moment. Retrouver Paris, Sumatra et Java... Face à moi, le Louvre. En sous-sol, ses labos où la

technologie de pointe sert à préserver des trésors culturels de tous les âges. Arrivé à l'angle St-Jacques/Montebello, je m'installe en terrasse et commande un café. Avantage de la muséification de l'hypercentre : les bistrotts y ont une dérogation et peuvent servir des cafés pas trop chacrotés.

26 novembre 2091

Le général Louviers ouvre son scanner 3D, j'y entre et me voilà propulsé dans les réseaux du *World Wide Web*. Aucun risque d'y être intercepté par les pirates ou par des hackers de l'EIPM : l'armée dispose de systèmes de brouillage *high tech*. Autant je ne crois nullement à leurs promesses de sécurisation générale de l'Internet (toute l'Histoire n'ayant pas suffi pour éradiquer les pirates des mers, ce n'est pas en un petit siècle qu'on arrêtera ceux du monde virtuel), autant je ne doute pas que les grands de ce monde savent assurer leur propre sécurité... Singapour en est d'ailleurs la preuve, avec son bouclier magnéto-numérique qui la protège de l'EIPM au sein de laquelle elle est enclavée, mais qui lui permet d'échanger via le *web* avec le reste du monde.

Quand je sors du scanner vers lequel j'ai été e-transporté, il n'est plus 10h à Balard mais 16h à Bukit Batok ; je n'ai plus sous les yeux l'ex-Quinzième, mais la cité-État qui s'étend deux cents étages plus bas. Face à moi, le capitaine Susila et le général Singh ; ni l'un ni l'autre n'ont l'air commode. Je n'ai pas le temps de bien les regarder, car ce que je redoutais se produit : un vertige me prend, tout tourne. Je perds l'équilibre, me retiens au dossier d'un siège, la nausée monte et je vomis tout ce que j'ai dans l'estomac. Je respire, peine à retrouver mon souffle, mais rebelote j'envoie un deuxième service. Enfin, ça se calme. Je prends prétexte de mon souffle court pour garder les yeux fixés au sol.